



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS

VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

VENEZ, VENEZ TOUS...

Mes Chers Amis,

Dans le dernier numéro du « Lien », je me suis adressé particulièrement aux parisiens et banlieusards. Aujourd'hui c'est à tous les anciens prisonniers de guerre de France et même d'ailleurs que j'écris ces lignes.

Notre Assemblée Générale approche. Avec elle nous fêterons à nouveau le printemps... Printemps en nos coeurs aussi en ce jour de fête où, en compagnie de nos épouses, nous sablerons le champagne en l'honneur de notre Amicale qui plus vaillante que jamais ne décrochera qu'avec le dernier survivant et... le plus tard possible...

Nous avons devant nous encore bien des rencontres en perspectives au cours desquelles nous aurons la joie de nous retrouver, de revoir de bons vieux copains, de nous remémorer des souvenirs de notre jeunesse, souvenirs de captivité, si lointains et si proches en même temps, en compagnie d'amis qui, pendant une « éternité » ont partagé notre sort.

Aussi, toi qui hésites car tu ne te sens pas en forme... Toi qui trouves que cette dépense est par trop onéreuse et dépasse tes moyens... Toi qui crains le voyage un peu fatigant... Toi, dont ton épouse n'est pas enthousiaste... laisse-toi convaincre malgré tout, tu ne le regretteras pas. Renseignes-toi auprès de ceux qui participent régulièrement à nos rencontres : ils te feront part du bonheur qu'ils ont éprouvé de s'être retrouvés et du bien qu'ils ont ressenti pendant cette journée de réjouissances.

Ce n'est pas un coup de vieux que tu prendras mais le contraire, tu ressentiras « un vrai souffle de jeunesse ».

Je m'adresse personnellement à toi, mon cher ami, VIENS... VIENS... tu me feras plaisir et tu te le feras également. VIENS, car cette rencontre nous fera à tous chaud au cœur. VIENS, car si tu étais absent, tu nous manquerais beaucoup.

Tu as dû lire comme moi, il y a quelque temps, sur un des numéros du « Lien », une lettre d'un de nos amis qui, en découvrant notre Amicale, n'a pu s'empêcher de nous décrire toute sa joie et son émotion en spécifiant que jamais plus il ne manquerait notre Assemblée, même s'il devait s'y rendre à pied!... Et pour ne rien te cacher c'était un nantais, et de Nantes à Paris?... Il est vrai qu'il continue à faire du sport! Et qu'il aurait pu demeurer encore plus loin!

Je ne t'en demande pas tant. Je veux simplement t'exprimer le plaisir et le bien que me ferait ta présence parmi nous.

Et vous ma Chère Amie, vous ne serez pas déplacée parmi nous, bien au contraire car vous faites partie intégrante de notre Amicale et si le fait de faire quelques pas en ma compagnie ne vous est pas trop pénible, permettez-moi de vous inviter pour la première danse...

VENEZ... VENEZ TOUS, et profitons de l'Assemblée 1984 pour ajouter à nos nombreux souvenirs, ceux d'une journée particulièrement faste.

A bientôt.

Robert VERBA.

Sur le Lien de décembre, c'est par erreur que nous avons indiqué la date du 27 Mars pour l'Assemblée Générale, il fallait lire : **25 Mars 1984**.

Hommage à Henri STORCK

Henri STORCK nous a quittés

Il avait 82 ans. Depuis quatre ans, il vivait dans une chaise roulante par suite d'une fracture du col du fémur. Et pourtant il était un des plus actifs vice-présidents de l'Amicale, bien qu'habitant Angers. Le téléphone le reliait à la Rédaction du Lien. Il prenait une grande part à la vie de son Amicale et ne pouvait plus se déplacer sur le terrain il participait à nos réunions mensuelles par le truchement du téléphone. Avant son accident, il était toujours présent aux réunions mensuelles du Bureau et participait au dîner du premier jeudi. Ces soirs-là, Jeanne, sa chère compagne, le voyait arriver à la maison vers 1 heure du matin après le trajet ferroviaire Paris-Angers.

A 82 ans il a largué les amarres. Il nous a quittés en dormant. Belle mort pour le « Vieux Lion ». Car c'était un battant qui ne renonçait jamais. Sa vie fut bien remplie. Une vie que d'autres connaissent mieux que moi. Notre ami Paul Ducloix par exemple, compagnon de captivité de notre ami Henri STORCK, et qui nous a adressé un article concernant notre camarade disparu.

H. PERRON.

J'avais un bon camarade...

Samedi pluvieux et sombre... je suis tranquillement installé dans mon bureau, je lis. Je suis interrompu par une « étrange » sonnerie du téléphone... Prémonition sans doute je prévoyais une mauvaise nouvelle... Jeanne STORCK était au bout du fil ; en écoutant cette voix — ayant même toute explication — j'ai compris qu'Henri n'était plus... le long calvaire avait pris fin !

Une quinzaine de jours auparavant j'avais eu longue conversation avec Jeanne. Avec Henri ils venaient de déménager pour trouver un coin plus tranquille. Henri se reposait.

Ma peine est grande.

Dans « Le Lien » de juin 1980, mon article intitulé « A Henri STORCK » a montré à mes lecteurs que notre première rencontre a eu lieu, courant 1941, à la chambre 6 de la baraque 5 du Stalag XC à Nienburg-sur-Weser.

Nos retrouvailles ont eu lieu, il y a une quinzaine d'années, quand j'ai pris connaissance de l'existence de notre Amicale. Ma première lettre

Suite page 2.

Retenez bien
cette dateDimanche
25
Mars
1984Assemblée Générale
de l'Amicale VB-X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floraliées) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 21 Mars 1984.

Nous faisons un appel particulier à nos camarades pour qu'ils fassent acte de candidature, surtout ceux de la région parisienne, car le travail ne manque pas au bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 27 Mars 1983.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Nomination des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Divers.

Au cas où le quorum ne serait pas atteint, une assemblée générale extraordinaire sera convoquée le même jour, immédiatement après l'assemblée générale.

—0—

A 13 heures

A LA CHESNAIE DU ROY

Après les délibérations de l'Assemblée Générale :

BANQUET

DU

TRENTE-NEUVIEME ANNIVERSAIRE

MENU

Mousse de Saumon Sauce Tartare
Gratin de Fruits de Mer
Sauté de Veau Marengo
Deux Légumes
Plateau de Fromages
Bombe Glacée Antillaise

VINS

Muscadet de Sèvres et Maine
Bordeaux Rouge 1979
Croze Hermitage
Café

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale. Clôture des inscriptions : 21 Mars 1984.

Prix du repas 163 F tout compris

A partir de 16 heures :

MATINEE DANSANTE ET RECREATIVE
avec Grand Orchestre

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

Entrée Gratuite

J'avais un bon camarade... (suite)

faisant état de mon passage à Sandbostel et à Nienburg... je tenais à savoir si le nommé STORCK Henri était bien le légionnaire que j'avais connu au XC. C'est Henri lui-même qui au cours de sa permanence à Paris a ouvert la lettre... il s'agissait bien du même P.G. C'était un prisonnier pas comme les autres ; il ressortait du lot, il en imposait et il se chargeait de faire respecter sa belle tenue de légionnaire... même par les Allemands ! Il admettait mal notre défaite... cela l'a conduit à Rawa-Ruska !

Avant guerre il n'a pas hésité à risquer sa vie pour son idéal... J'aurais beaucoup de choses à raconter sur ce sujet.

J'ai compulsé mes dossiers, j'ai retrouvé une bonne partie de ses écrits.

J'ai retrouvé un article d'une « virulence » incroyable, et ce à la suite d'une manifestation des Anciens Combattants à Paris le 1^{er} décembre 1962... Il faudrait reproduire l'intégralité pour comprendre la décision du préfet de l'Yonne : menaces d'emprisonnement !... qui n'ont pas eu de suite en raison de l'état de santé d'Henri.

A mon premier pèlerinage à Sandbostel, Henri et Jeanne étaient du voyage ; je revois encore Henri au centre du vaste cimetière demander d'une voix émue une prière pour tous les disparus. Il y revient souvent dans ses lettres.

Lourdes... ils étaient de tous les pèlerinages... « ...Lourdes est bien loin déjà, mais encore tout proche, il me semble que c'est hier que nous avons retrouvé ceux qui n'ont pas oublié. J'ai devant mes yeux ces veuves de copains sur les tombes desquels nous avons prié, chacun à sa manière, au mois de juillet dernier (Sandbostel) ... »

L'inoubliable déplacement en Yougoslavie pour rendre hommage au Dr KAMENKOVIC. J'ai eu la primeur des nombreuses péripéties... puisque au retour un arrêt a eu lieu ici. Le n° 316 du « Lien », sous le titre : « Un bel exemple », relate ce « courageux » déplacement... « Une simple plaque de marbre, un morceau d'authentique barbelé de Sandbostel, prouve que le souvenir de ce bon docteur yougoslave est impérissable ».

A chaque hivernage à P.-G.-Plage il ne manquait de faire un arrêt repos à La Guiche.

Il me parlait souvent de ses « Vieux »... son immense activité ne se bornait pas à aider ses camarades de misère ; ils dirigeait l'Association des anciens de Belle-Beilles d'Angers-Ouest.

J'ai en main le discours (5 pages) prononcé par lui le 23 octobre 1975.

Que de belles lignes où le mot FRATERNITE revient souvent : « ...Alors c'est pour cela que nous leur devons cette belle chose qui n'existe plus qu'au fronton de nos édifices ; cette fraternité sans limite qui nous permet d'apporter à nos Vieux cette chaleur humaine qu'ils espèrent trouver en nous... »

Il fut mon MAITRE... je suis — je le crois — son BON élève...

Cette autre phrase montre bien qu'Henri, en homme sage et intelligent, ne voyait qu'un P.G. dans son interlocuteur « ...Ne crois pas que je suis intolérant, tu as dû te rendre compte que de très nombreux prêtres sont parmi mes bons amis... »

Jeanne, soyez assurée que le monde P.G. est en deuil ; ceux qui ont cotoyé Henri garderont de lui un souvenir impérissable, son dévouement était sans limite.

Au nom de tous, je vous adresse nos sincères et profondes condoléances.

Mon article aurait dû s'intituler :

« NOUS AVIONS UN BON CAMARADE »

Paul DUCLOUX.
24593 - X.B.

P.S. - La nouvelle adresse de Mme STORCK est : 32, Avenue Montaigne, 49000 ANGERS.

Henri STORCK

Mérignac (Gironde), 12 décembre 1983.

Un coup de téléphone de PERRON m'apprend la nouvelle de la mort de notre ami Henri STORCK.

Je n'ai pas eu l'honneur de le connaître personnellement — ses visites dans la capitale étaient devenues rares ces dernières années, en raison de sa santé et de son âge. Mais comment n'aurais-je pas entendu parler de STORCK par ses copains de l'Amicale ?

S'agissant du dévouement à notre cause, Henri STORCK a été constamment sur la brèche. On ne faisait pas appel à lui en vain. Doté d'une très forte personnalité, d'un caractère combattif, tenace et généreux, je sais combien son action de défense et de rassemblement a été remarquable, qui mérite notre respect.

Je laisse à ceux qui l'ont mieux connu le soin d'illustrer ici, dans ce journal où il nous a si souvent parlé, la grande figure d'Henri STORCK.

Que Mme STORCK et tous les siens soient assurés de la part sincère que je prends à leur accablement et à leur peine.

J. TERRAUBELLA - V.B.

Voyage à Berlin et dans

Depuis plusieurs années, les jumelages, entre les villes européennes, ont augmenté, à une vitesse accélérée.

Il faut s'en réjouir, car il est préférable de se rencontrer, paisiblement, plutôt que de se faire la guerre.

Les jumelages les plus nombreux concernent, sans nul doute, des villes allemandes et françaises.

Dans certains cas, les anciens prisonniers de guerre ont pris une grande part dans le rapprochement de nos deux peuples, autrefois ennemis. Par exemple, à Rueil-Malmaison, dans les Hauts-de-Seine, ce sont les anciens P.G. eux-mêmes qui, lors d'un rassemblement européen, à Nancy, en 1977, ont pris la décision de se jumeler avec des anciens combattants Allemands d'une ville proche de Francfort-sur-le-Main.

La délégation allemande, présente à Nancy, était composée, en majorité, de combattants qui se trouvaient sur le front russe. Ils avaient participé pendant trois ans aux combats autour de Stalingrad, puis devenus prisonniers ils étaient restés en Sibérie, pendant onze ans. La plupart d'entre eux avaient donc fait onze ans de captivité, soit une séparation avec leur famille de quatorze ans.

Nos municipalités réciproques ont bien voulu ratifier, plus tard, les engagements que nous avions pris à Nancy, à l'issue d'une discussion qui avait duré plus de 3 heures.

Depuis sept ans, nous nous rencontrons régulièrement, une année en Allemagne, l'année suivante en France, pendant 8 ou 10 jours. Entre-temps, il y a des voyages individuels, à l'occasion d'une fête, d'un anniversaire et parfois d'un décès.

Cette année c'était au tour de nos camarades allemands de nous recevoir et ils ont choisi de nous conduire à Berlin.

— ■ —

C'était au mois de septembre.

Nous arrivons à Francfort, par le train. Les Allemands sont à la gare et nous sommes logés rapidement dans les familles.

Le lendemain, nous assistons — c'était prévu — à un Congrès International de prisonniers de guerre qui a lieu dans le Land de Hesse.

Il y a, bien sûr, les Allemands, de loin les plus nombreux, mais aussi des Autrichiens, des Belges et des Français.

DÉPART

Non, ce n'était pas possible, il ne pouvait pas faire ça, Traiter comme ça la vieille Ida.

Quand il était venu, le premier jour, elle ne lui avait rien demandé, Elle ne lui avait rien dit... (D'abord, comment aurait-elle su, Puisque les mots n'étaient pas ceux que l'un et l'autre pouvaient comprendre).

Elle n'avait rien demandé (c'était plutôt lui qui aurait pu demander), Elle avait seulement regardé la tête qu'il faisait tandis qu'il contemplait ses mains... à elle, la vieille Ida...

Les vieilles mains ravaudant les vieux sacs, avec de mauvais morceaux de toile. Tandis qu'il observait ce travail grossier qu'elle faisait avec des moyens primitifs,

il voyait, avec les yeux de la mémoire, les mains fines, délicates, actives aux œuvres délicates, les mains belles et habiles de sa mère.

Non ! il ne pouvait pas faire ça.

La vieille Ida ne lui avait rien demandé, non, ce qu'elle avait fait, puisque c'était au moment de la pose, ça avait été de rompre le morceau de pain, maigrement graissé, et de le lui tendre.

Lui, il avait accepté comme ça, sans même savoir dire merci. Et ce fut, non pas tellement par famine, mais pour ne pas faire affront.

Oui, il avait pensé à ça, depuis, chaque jour. Pendant des mois, il avait accepté, partagé le pain, quelquefois, à la saison, un fruit et aussi, à la Noël, une part du gâteau de la fête.

Non, il ne ferait pas ça ! A la vieille Ida.

Depuis le temps qu'il était là, travaillant près d'elle, depuis que, jour après jour, il avait pu, enfin, mot après mot, expliquer, comprendre.

Comprendre tout ce qui avait fait la vie, l'humble vie d'une femme dans ce hameau de village, dans cette chaumière au détour du bois, près de la rivière.

Comment, durant l'autre après-guerre, Ida avait attendu si longtemps, des années.

Comment son homme, oh ! joie, était enfin revenu.

Et tout ce qu'il avait pu connaître, raconter à son tour sur la vie d'un captif.

Comment tout était pareil dans ces campagnes de France, comment tout s'ordonnait aux saisons, comment la terre exige le travail de l'homme si l'on veut survivre,

si l'on veut espérer qu'un jour, enfin... Ce jour elle l'avait connu et, par suite, retrouvé aussi le bon plaisir,

celui de sentir l'homme, là, près d'elle, avec sa chaleur et sa force, qui donne un fils.

Et voilà, oh misère, que cet enfant à son tour est parti,

on ne sait où... là-bas, en Russie, qu'ils disent !

Peut-être qu'il aura passé à travers toute cette chiennerie, peut-être qu'il n'aura que les pieds gelés !

— O —

Non, il ne pouvait pas faire ça, lui, à cette femme... S'en aller, disparaître.

C'est vrai que c'est la guerre — Un homme vient, profite du peu qui est beaucoup ! Et plus encore que de pain, de cette humble tendresse de femme.

Mais s'en aller comme ça, sans un mot, non !

Il partirait, il prendrait le risque, mais il aurait ce geste.

Avant de fuir, il irait jusqu'à la chaumière, dire adieu.

— O —

Combien faudrait-il de temps pour y aller, par quel chemin ? Le plus sûr, longer la rivière. La nuit c'est encore plus facile, il ne rencontrerait personne. Arrivé à l'orée du bois, il fallait traverser la voie ferrée, descendre le talus, entrer dans le hameau... Trois ou quatre chaumières et choisir la bonne !

Obscurité complète — Heureusement la neige fait un reflet, la neige douce aux pieds, silencieuse.

L'y voici. Aucune lumière. Lentement, très lentement il passe, il écoute, revient sur ses pas.

Où s'arrêtera-t-il ? Il n'est venu qu'une fois, en passant.

Ida lui avait dit avec un signe de tête : c'est ma maison.

Mais, bon Dieu, dans cette foutue obscurité, ces mesures toutes semblables !

Ah ! soudain, l'oreille à la porte, il vient d'entendre une

Pauvre, douce bouche qui donne ce baiser chaste, Humble don de ce que l'on a de meilleur, à la fois Ferveur et appel, désir de ce qui manque et, pourquoi pas Témoignage pacifique d'une chaleur humaine ! Oui, c'est ça — Charnel, chaleureux, humain.

Le contraire de l'événement, de la guerre, de la mort

— O —

Et lui, qu'est-ce qu'il a à donner ? Bon Dieu, que donnerait-il ?

Pauvre, dénué, réduit à quoi ?

Sa carcasse, les os, la viande, la peau...

Tiens ! ça lui donne une idée et, au bout de l'idée, un geste.

Le voici, il revient au berceau, défait un vêtement qu'il porte.

L'étend sur l'enfant endormi. C'est une espèce de peau de bête,

Un gilet en poil d'agneau.

— O —

« GOTTFRÄD SCHUTZEDICH », dit la femme.

Dehors, se retournant, il la devine le nez au carreau.

Elle a dit : Que Dieu te protège ! pensa-t-il en s'éloignant.

— O —

Ce n'est que plus tard qu'il lui revint à l'esprit que ce gilet, cette toison, son père la portait sur lui quand fut trouvé mort, en 15, dans la montagne de Reims.

René QUINTON.

Bad Oldesloe, décembre 1943.

la Lande de Lunebourg

Le matin, c'est la réception des invités, pendant que l'orchestre de la Police de Hesse joue des airs entraînantes.

Vers 11 heures, les invités étrangers sont priés de descendre dans une salle située au sous-sol de l'immense restaurant que nous occupons. C'est tout simplement pour nous offrir un repas copieux et gratuit. Les Allemands, restés à leur place, dans la grande salle, mangent une potée, coûtant 5 marks.

L'après-midi est consacré aux allocutions — une bonne dizaine — presque toujours en langue allemande. Le thème central repose sur la construction de l'Europe unie.

Entre chaque discours, les jeunes filles d'une chorale viennent chanter ou bien c'est un groupe d'enfants qui se mettent à danser.

Le discours de clôture est suivi de l'Hymne Européen.

Nous sommes venus à ce rassemblement en auto-car et c'est ce même véhicule qui doit nous conduire à Berlin (33 Allemands et 20 Français).

En fin de journée, nous allons, tous, dans un restaurant de campagne.

A peine assis, des hommes de notre génération, qui sont en train de dîner et qui nous ont entendus parler en français, se lèvent pour venir nous serrer, longuement, les mains.

Même car et mêmes passagers : 33 allemands et 20 français pour le départ à Berlin.

Les autoroutes allemandes sont monotones. On roule, le plus souvent, entre des forêts de sapins et parfois entre des champs ou des prés. Il est rare d'apercevoir des villages proches. Ce qui n'empêche pas que l'agriculture allemande soit très importante.

Vers midi, le car s'arrête à Helmsted. C'est une petite ville, mais très connue. De nombreux cars stationnent près d'un grand restaurant. Pourquoi toute cette agitation ? Tout simplement parce que nous sommes à la frontière et que nous entrons dans la D.D.R. (Deutsch Democratisch Republic) ou Allemagne de l'Est.

Le car avance et après une petite attente, on voit un soldat qui se dirige, lentement vers nous. Il monte dans le car, sans précipitation, pour ramasser les passeports. Un bon quart d'heure plus tard on le voit revenir. les passeports ont été visés et il les remet un par un, en comparant la photo d'identité et la personne qui est devant lui. Puis, après avoir fait le tour du car et parlé au chauffeur, il rentre à petits pas dans son bureau.

On peut alors repartir sur l'auto-route qui est moins fréquentée qu'à l'ouest. Mais il y a, quand même, des camions et des cars qui roulent à bonne vitesse.

Au bout d'une heure, on s'arrête près d'une maison isolée, le long de la route. C'est un dépôt de l'Etat, où l'on peut trouver, principalement, des alcools, des cigarettes et cigares, des parfums et d'autres produits, tous détaxés.

Comme il y a plusieurs cars arrêtés, c'est presque une bataille pour se faire servir par 3 femmes débordées.

Les marques exposées sont surtout françaises, anglaises et italiennes. Il y a même du bourbon américain.

Vers 17 heures, nous entrons à Berlin-Ouest, par la zone soviétique. Nous allons loger dans un hôtel assez bizarre. Chaque étage — et il y en a quatre — est un hôtel différent. Le quatrième est pourvu d'un grand balcon qui surplombe une large avenue, en plein centre de la ville. Des voitures passent constamment, dans les deux sens, mais à petite vitesse. De chaque côté de notre hôtel, il y a une boîte de nuit. L'une d'elles s'appelle « Mes amis » et c'est écrit en français.

Pour aller sur la grande artère de Berlin, le Ku-fürstendamm, que les Berlinois appellent le Ku-damm, nous prenons une rue adjacente, dans laquelle se trouve l'Institut Français, qui a été plastiqué récemment. Les dégâts sont très importants et il y a eu plusieurs morts et de nombreux blessés.

C'est Bismarck qui avait décidé, il y a un siècle, d'entreprendre les travaux gigantesques d'une avenue, large de 53 mètres et longue de 3,5 kilomètres : le Ku-Damm. C'est dans cette avenue, pleine d'animation, aussi bien de jour que de nuit, que l'on peut voir : les grands magasins, les vieilles brasseries, les cafés célèbres de toutes sortes et une multitude d'autres attractions.

Le Ku-Damm est illuminé la nuit de tous côtés et la vie nocturne y est intense.

Il existe dans le Ku-Damm un immeuble de 22 étages, L'Europa-Center, où cohabitent des commerces les plus variés, ainsi que des cabarets, des spectacles de tous genres, une patinoire, une piscine et des jeux d'eau splendides, mais compliqués, à tel point qu'on les retrouve dehors.

Un peu plus loin, on peut entrer dans un magasin énorme, le KA-DEWE. Le rayon d'alimentation, bien achalandé, est au dernier étage. La plupart des vins et alcools sont français, de même que les fromages. Naturellement, les clients peuvent acheter aussi des vins allemands et italiens.

Le jour où nous étions là, nous avons vu des employés du cuisinier Bocuse, qui préparaient, sans doute, des plats, pour la clientèle berlinoise.

Pour notre voyage, il avait été entendu d'avance, que tous les soirs, on dînerait ensemble, dans un même restaurant (54 personnes avec le chauffeur). Mais le restaurant changeait chaque jour. Par contre, les déjeuners de midi seraient pris par groupes, dans des restaurants au choix de chacun.

Le premier soir à Berlin, nous avons diné dans une brasserie ancienne, tout en bois, où il existe plusieurs salles de tailles différentes. On peut manger à Berlin, à midi ou le soir — et dans toute l'Allemagne de l'Ouest — pour 15 marks par personne, bière comprise, soit 50 F environ.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons fait le circuit classique de Berlin-Ouest, en auto-car, avec un guide parlant aussi bien le français que l'allemand.

Berlin est une ville très étendue. Elle est aussi grande que l'ancienne Seine, c'est-à-dire Paris et toutes les communes environnantes.

Pour en revenir au circuit, nous avons vu assez rapidement : le Stade des Sports où se sont déroulés les Jeux Olympiques de 1936, les beaux quartiers qui ont beaucoup de charme, le quartier des Turcs qui en a moins (il y a 130.000 Turcs qui vivent à Berlin-Ouest), le Reichstag, qu'on ne visite pas, le Palais des Congrès, le Tiergarten (parc des animaux), la porte de Brandebourg, qu'on voit de près, mais qui est à Berlin-Est.

La Spree, rivière de Berlin, qui serpente et que nous retrouvons plusieurs fois, le port fluvial qui traite un trafic important : on y voit des montagnes de charbon, le Château de Charlottenburg qui n'en finit pas en longueur et puis tous les monuments et musées — très divers — de l'ancienne capitale allemande.

On visite aussi le mémorial de Plotzensee, ancienne maison pénitentiaire, avant la prise de pouvoir de Hitler, et qui par la suite, dès 1933, a servi de lieu d'exécution, jusqu'à la fin de la guerre en 1945.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique

(Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Plus de 2500 personnes — des opposants au régime nazi — ont trouvé la mort, par pendaison, dans un hangar de briques rouges.

Pour accéder au Musée Commémoratif, créé en 1968, il faut emprunter la Stauffenbergstrasse, en souvenir du Colonel Comte Stauffenberg, qui, le 20 juillet 1944 a placé une bombe près de Hitler, dans le baraquement qui faisait office de quartier général. La bombe explosa, mais entre temps Hitler s'était déplacé et ne fut que légèrement blessé.

Stauffenberg et les autres conjurés furent fusillés le soir même. Un général se donna la mort. D'autres militaires furent pendus ou étranglés. Au total 200 hommes environ ont été exécutés, pour cet attentat, dont une centaine à Plotzensee.

Au cours de la visite de Berlin, on ne peut pas oublier une installation, qu'on retrouve, sans la chercher, et c'est, bien sûr, le Mur de Berlin, construit par le gouvernement de la R.D.A.

A un endroit, près de l'ancienne Postdamer Platz, on peut monter sur un escalier, pour regarder « de l'autre côté ». Mais il n'y a pas grand chose à voir : simplement une étendue d'herbe jaunie, des barbelés et beaucoup plus loin, la Tour de Télévision de Berlin-Est, qui mesure 365 mètres de haut. Tout près de l'escalier, on aperçoit une petite bosse, dans un terrain vague. C'est là, paraît-il, que se trouvait le bunker de Hitler...

A Berlin-Ouest, il y a des arbres partout, qui sont des poumons pour les habitants.

Dans chaque quartier, on est à peu près sûr de voir un parc et de la verdure.

Malgré les grandes places et les larges avenues de Berlin, les surfaces bâties ne représentent qu'à peine un tiers de la superficie totale de la ville.

Nos camarades Allemands, qui ont organisé ce voyage, avaient demandé des subventions dans différents services de leur gouvernement et finalement, elles ont été accordées.

De ce fait, le voyage est devenu presque officiel. Nous avons donc été pratiquement obligés d'assister, à deux séances d'information à Berlin, l'une à l'Institut universel Allemand et l'autre au Centre de Documentation.

En tant que Français, un peu râleurs, nous y sommes allés tout de même, de bon gré.

Les Allemands étaient réunis dans une salle et les Français dans une autre.

Notre premier « conférencier » était un avocat, parlant bien entendu, un excellent français. Après un préambule sur les Allemagnes séparées, c'est nous qui lui avons posé des questions de toutes sortes, souvent insidieuses. Le second, que nous avons vu le lendemain, était un professeur. Il nous a projeté un petit film et s'est soumis ensuite au jeu des questions, toujours sur le thème des deux Allemagnes et des deux Berlin.

Nous avons appris là, une foule d'informations intéressantes et mal connues, et toutes réflexions faites, c'est probablement, ces deux discussions très ouvertes, que nous retiendrons de ce voyage, avec le plus de plaisir.

Comme les déjeuners étaient pris par petits groupes, un jour nous entrons, à 5 ou 6, dans un passage, qui aboutit dans une salle de restaurant.

Sur les murs, étaient accrochées des photos de cinéma, très agrandies et encadrées. En s'approchant, nous voyons qu'il s'agit de Jean Gabin, en grand format, dans diverses séquences du film « Le Clochard ».

Que viennent faire ces photos dans une impasse ? Nous ne l'avons pas demandé...

Ce même jour, nous partons, l'après-midi, dans la forêt de Grunwald, toujours en auto-car. On y voit des sangliers dans un parc. Comme il pleut, nous faisons une longue excursion, en bateau, sur le lac Havel (ou Wahnsée). Le lac se divise en plusieurs branches. Ce ne sont pas des petits bateaux. Ils peuvent contenir de 200 à 700 passagers.

Malgré deux heures de navigation nous n'arrivons pas au bout de cette mer intérieure. L'une des rives appartient à Berlin-Est, mais il n'y a jamais d'incidents.

Le soir, on retourne dans la forêt. Il existe, en plein bois, une maison russe, construite au siècle dernier. C'est, paraît-il, un cadeau du Roi Frédéric Guillaume III, à sa fille Charlotte, mariée à un prince russe, qui deviendra, plus tard, le Tsar Nicolas I^e. Près de la maison, une église Orthodoxe, a été édifiée, dans les années 1830.

La maison, de style russe, est devenue un restaurant, au bord du lac Havel. Nous y mangeons, tous, ce soir, des jambonneaux énormes. Il est presque impossible de tout manger : la moitié est déjà trop ! Toutefois, deux camarades allemands ne laissent que la carcasse, soigneusement nettoyée.

On repart avec le car, en pleine nuit, dans les sentiers très étroits de la forêt.

Puis, vient le jour, où nous partons de bonne heure, pour aller à Berlin-Est. Nous prenons un train à la gare de Friedrichstrasse. En dix minutes, nous arrivons en D.D.R. Les formalités ne sont pas très longues. Il faut donner 5 marks pour le visa et 25 marks par personne pour le séjour. En contre partie, on reçoit 25 marks en monnaie de l'Est. Ces 25 marks ne seront pas repris : il faudra les dépenser dans la journée. Si l'on prolonge le séjour, il faut redonner 25 marks chaque jour. Pour un couple qui dispose de 50 marks, ce n'est pas tellement facile de les dépenser. Car, pour les gens de l'Ouest, il n'y a peu de choses à acheter dans les magasins et dans quelques boutiques d'état. De plus, les marchandises courantes sont très bon marché. Vers 11 heures du matin, nous allons déjeuner, avant la sortie des employés et ouvriers, dans un self-service, pour 12 marks à deux, c'est-à-dire 18 F par personne.

Il est certain qu'il y a moins d'animation à l'Est, comparativement à l'Ouest. Mais Berlin-Est est tout de même une capitale, qui a bien tiré parti de ses monuments, ses musées et ses palais qui ont été reconstruits et restaurés. Tous les grands monuments sont à Berlin-Est : la Nationale Galerie, le Musée de l'Histoire allemande, le Vieux Muséum — le Bode muséum qui contient des antiquités égyptiennes — le Musée de Pergame et une quantité d'autres musées, théâtres, ministères, sans oublier le prestigieux Opéra et la Porte de Brandebourg. La célèbre avenue « Unter den Linden » est aussi à l'Est.

En déambulant, le long d'une grande artère, nous remarquons, devant un Palais officiel, que des soldats se préparent à la relève de la garde. Ces soldats sont relevés toutes les deux heures, car ils doivent conserver une immobilité totale.

Au moment, où nous commençons à voir les releviers arriver au pas de l'oise, un groupe de soldats américains, venus en touristes, se précipitent sur le trottoir du Palais, pour photographier, pendant au moins dix minutes. On ne voit plus les soldats de la D.D.R., submergés par les Américains, qui font des photos sans arrêt. Personne ne proteste !

Après le déjeuner, nous visitons le centre de la ville, puis comme il pleuvait, nous rentrons dans les magasins et les boutiques. Il n'est pas facile d'acheter quelque chose, sinon des disques ou des bouteilles de vodka. Un peu plus tard nous sommes plusieurs à entrer dans le Musée de Pergame, qui

Suite page 4.

Voyage à Berlin et dans la Lande de Lunebourg (suite)

possède, entre autres, des magnifiques antiquités d'Asie Mineure et gréco-romaine.

Avant de revenir à Berlin-Ouest, nous assistons, le soir, à un grand défilé des soldats de la D.D.R., précédés d'une musique militaire.

Le séjour de Berlin étant terminé, nous repartons, en fin de journée, vers la Lande de Lunebourg. Sur l'autoroute, il y a un accident qui provoque une succession de bouchons. Peu après, l'autoroute est fermée et nous devons sortir. Le chauffeur de notre car se retrouve sur une petite route, puis sur des chemins étroits. La nuit est très noire. On ne sait pas trop où l'on est. Dans une ligne droite, on manque d'entrer dans une caserne ouverte. Le car est un peu engagé dans la cour. Le chauffeur, qui a vu un planton de chaque côté, recule et cherche une autre direction. On revient en arrière et on tourne en rond. Finalement on débouche dans une petite ville qui s'appelle Müden. C'est là que d'autres camarades Allemands et leurs épouses, qui, pour des raisons diverses ne sont pas venus à Berlin, nous attendent depuis deux jours. Ils sont arrivés en voitures particulières au nombre d'une trentaine.

La jonction des deux groupes déclenche des embrassades multiples et prolongées.

Müden est une petite ville attrayante, avec tout le charme de la campagne. Une rivière la traverse et l'on peut se promener autour d'un étang plein de poissons.

Nos deux groupes, qui doivent représenter 80 personnes, sont repartis dans l'Hôtel de la Poste et dans l'Hôtel des Agriculteurs, qui détiennent des salles immenses et des chambres innombrables.

Après une promenade dans la ville, on constate qu'elle est plus grande qu'on ne le croyait. Il y a des nombreux commerces de tous genres.

Le déjeuner terminé, nous partons dans la lande. L'épouse d'un de nos camarades Allemands a un oncle qui habite Müden. Il s'est proposé de nous guider. C'est un ancien officier prussien, bel homme, encore très alerte. Il nous dit qu'il était à Paris, en 1940.

Nous sommes dans le pays de la bruyère, qui normalement est très fleurie en septembre. Mais, cette année elle a beaucoup souffert de la sécheresse.

En descendant du car (et des voitures) nous trouvons, sur place, des calèches, très larges, tirées par des chevaux. Nous allons voir, un petit village situé à 4 kilomètres environ, qui possède un musée des ustensiles, des outils, du mobilier, des objets qui ont servi dans les siècles précédents. On peut y aller aussi à pied. Passées quelques fermes, il n'y a plus de maison avant le village. La route sillonne, entre des champs de bruyère, jusqu'à perte de vue. Nous visitons ce musée des antiquités de la vie ancienne, avec un petit pincement au cœur, en regardant tout ce qu'il fallait pour travailler, pour soigner les animaux, pour manger, pour dormir et pour s'habiller à des époques qui nous semblent très lointaines aujourd'hui. Les marcheurs (et mar-

cheuses) qui ont fait l'aller et le retour sont heureux de leur performance.

Le soir, il y a un grand dîner à l'Hôtel de la Poste, pour les 80 personnes présentes. « L'oncle » a trouvé un musicien qui a une belle voix, qui connaît un grand nombre de chansons et surtout qui a, autour de lui, plusieurs instruments de musique, qui lui permettent de faire un concert à lui seul.

« L'oncle », qui a amené sa femme, ne manque pas une danse.

Avec les danses et les chansons, il faut bien sûr des boissons adéquates. On s'en rend compte, en voyant les allées et venues des serveurs et serveuses.

Les Allemands, c'est bien connu, savent parfaitement chanter ensemble. Ils nous le prouvent encore, au cours de cette soirée. Par bonheur, un de nos camarades Français, qui est avec nous, a étudié le chant et la musique dans sa jeunesse. D'une voix de tonnerre, il nous déclame « Le veau d'or est toujours debout » (dans le Faust de Gounod). Il est follement acclamé.

Le lendemain de cette soirée, nous devons aller en forêt. Mais avant de partir « l'oncle » nous offre un schnaps, à son domicile.

C'est pour voir un monument édifié, en souvenir d'un compositeur, né à Müden, que nous entrons dans une forêt pleine de bruyère. Ce compositeur est mort à la guerre en 1914. Ensuite le car nous attend à la lisière du bois pour nous conduire à Celle, ville de 75.000 habitants, qui est un véritable musée, avec ses maisons à colombage de couleurs vives, avec son théâtre le plus ancien d'Allemagne, son château des ducs de Brunswick et son jardin à la française.

Nous remontons un peu plus au Nord, pour déjeuner dans un restaurant de 800 places à Walsrode. Il y en a plusieurs autres de cette taille.

L'après-midi est consacré à la visite d'un parc d'oiseaux. Il fait du soleil et le parc est un véritable enchantement. On y trouve des oiseaux de tous les pays du monde, soit en liberté, soit dans des cages spécialement étudiées pour chaque espèce. D'un oiseau à l'autre, c'est une féerie de couleurs éclatantes. On regarde des bosquets de fleurs, des serres tropicales, des rivières, des mares à canards et des grandes volières. Tout a été prévu. Pour les oiseaux de mer, il existe un appareil à faire des vagues. Dans le parc, sur une étendue immense, on peut voir environ 4600 oiseaux. Nous avons passé là, un après-midi de rêve. C'est certainement le plus beau et le plus grand parc d'oiseaux de notre continent (et probablement du monde).

Près de Walsrode où se trouve le parc, il y avait, durant la dernière guerre un camp de prisonniers à Fallingsbostel.

De retour à Müden, nous apprenons que « l'oncle » qui avait déjeuner à nos côtés, a eu un malaise et a été transporté dans un hôpital.

Le jour suivant, un samedi, c'est la direction de Lünebourg que nous prenons. C'est un jour de marché. La grande place, située devant la Mairie, est occupée par des vendeurs de légumes, de fleurs et de bruyère. Cette grande place est superbe, avec ses maisons de briques, ses pignons torsadés et son Hôtel de Ville, qui entremêle des styles et des époques différentes.

Nous allons voir l'église Saint-Jean, le Monument aux Morts, plusieurs magasins, et le marché bien entendu. Des dames achètent des fleurs séchées spécialité, paraît-il de la région. Malheureusement la Mairie est fermée, le samedi, pour les visites guidées. Nous déjeunons en commun, dans un restaurant, tenu par un très jeune couple.

Et puis, comme toutes les choses — et les voyages — ont une fin, nous reprenons la route et l'autoroute pour rentrer à Bad-Soden — ville proche de Francfort — où habitent nos partenaires allemands.

Pour clôturer ce voyage, nous nous retrouvons tous — et même plus nombreux car d'autres camarades nous ont rejoints — le dimanche soir. Le rendez-vous a lieu dans la grange, très vaste, du père Grégori, qui est agriculteur (et qui a participé au voyage).

La grange a été nettoyée à fond et décorée par des branchages, couverts de feuilles. Nous sommes une bonne centaine, y compris un représentant de la mairie.

Trois camarades allemands font cuire, dehors sur des braseros, des morceaux de viande fraîche. Dans le courant de la journée, des dames ont préparé des dizaines de gâteaux.

Quand tout le monde est placé, le président allemand fait un long discours qu'on traduit en français. Puis le représentant de la municipalité en fait un autre, qui est aussi traduit, mais par un autre interprète. Il reste au président français à prononcer un troisième, retraduit en allemand.

Un musicien professionnel, entouré d'instruments de musique, commence à chanter. Pendant ces intermèdes, le chien de Grégori, principal bénéficiaire de la fête a mangé le restant de la viande et n'arrive plus à se bouger.

L'ambiance a monté de plusieurs degrés. On danse déjà, autour des tables. Dix minutes plus tard on défile, avec des branchages à la main. Naturellement la bière coule à flots. Deux camarades sont préposés à remplir les verres, mais bientôt il en faut un troisième. Et ce sont des enfants qui courrent, dans toutes les directions pour les porter.

Pour revenir à un peu de calme, un camarade français organise un mariage, avec le Maire, le marié coiffé d'un chapeau haut de forme, et la mariée couverte d'un voile blanc (c'était préparé d'avance). Il recueille beaucoup de succès.

Les Allemands font des jeux divers avec des ballons, des clous à enfouir, des courses avec des pommes de terre et quantité d'autres...

On se remet à danser, avec ou sans les branchages. A un moment, on fait une ronde dehors autour des braseros qu'on voit mal, mais qui sont encore très chauds. L'ambiance ne faiblit pas et c'est à une heure avancée dans la nuit que la fête se termine.

— O —

Et le lendemain, en reprenant le train de Paris, nous avons pu dire à nos partenaires Allemands : « Nous avons fait un beau voyage ».

Maurice ROSE.

GUERRE ET LITTÉRATURE (suite)

J'ai reçu de mon ami Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, et je l'en remercie, les précisions rectificatives et les commentaires suivants, extraits d'un ouvrage intitulé « Les Combattants de 1870-71 » du Commandant Rousset :

— Bazaine n'a pas capitulé à Sedan le 1^{er} septembre 1870, mais à Metz, le 29 octobre, au Château de Frescaty ; c'est Napoléon III qui a capitulé à Sedan, par l'intermédiaire du général Wimpffen, auquel il avait auparavant remis le commandement de l'armée, Bazaine étant encerclé avec l'autre armée dans Metz :

« Aussitôt la capitulation de Sedan signée (le 2 septembre 1871) l'Empereur eut avec le Roi Guillaume, au Château de Bellevue, une entrevue forcément sans intérêt général et partit immédiatement après pour le Château de Wilhemshohe, ancien palais de l'Electeur de Hesse-Cassel, détrôné en 1866. C'est là qu'il accomplit sa captivité ».

.....

« Nos pertes étaient plus terribles (que celles de l'ennemi) ; elles montaient aux chiffres suivants : 3.000 tués, 14.000 blessés, 21.000 prisonniers pendant la bataille, 81 prisonniers par capitulation, 3.000 désarmés en Belgique ».

Et à propos des prisonniers, le Commandant Rousset écrivait :

« Le lendemain de cette journée fatale, nos pauvres soldats, strictement gardés par des détachements allemands, étaient entassés dans la presqu'île d'Iges et traités par leurs vainqueurs avec une barbarie qui révolte et que l'histoire a déjà flétrie. Ils devaient rester là plusieurs jours, mourant de faim et de froid, sans abri, ni couvertures, et parqués comme des bestiaux dans une boue pestilentielle. Ils étaient, dans ce camp de la misère, 83.000 ; nul ne saura jamais combien ont succombé plus tard

aux suites des cruelles souffrances qu'ils y ont endurées. Le 6 septembre, commencèrent les convois pour l'Allemagne, et, le 15, les derniers soldats français quittaient le sol où ils s'étaient si vaillamment battus, pour entamer les étapes douloureuses d'une captivité de cinq mois ».

Ainsi prit fin la douloureuse odyssée de l'armée formée à Châlons le 20 août 1870.

J. T.

Tout entier captivé par la correspondance Flaubert-George Sand, notre ami TERRAUBELLA a négligé ses leçons d'Histoire de la France. Outre notre ami Pierre Durand qui rend à Bazaine ce qui lui appartient, de nombreux amicalistes érudits ou passionnés d'Histoire nous ont adressé des messages de rectification. Nous citerons parmi eux nos amis BASSET, de Salon, Eric GROS, de Fontainebleau, Paul WALTZING, de Nice, le Dr MEULEY, de Reims et Robert RAFFENNE, de Lille, sans compter votre serviteur qui avec l'aide de son inséparable Larousse « Je sème à tout vent » authentifie les dires de nos camarades, en ce qui concerne l'odyssée de Bazaine.

Nous avons transmis cette correspondance à notre ami Jo TERRAUBELLA qui de sa retraite de Mérignac nous fait parvenir sa réponse.

H. PERRON.

GUERRE ET LITTÉRATURE (suite)

Dans mon article « Guerre et littérature » paru dans le numéro de novembre dernier, j'interrogeai, s'agissant de la captivité de Napoléon III : « Quel lecteur érudit du Lien me dira le nom du « Sigmaringen » où l'Empereur fut détenu et combien de temps ? »

Je suis aujourd'hui rassuré sur l'intérêt que les lecteurs prennent à ce que nous publions ici. Les réponses reçues honorent la rédaction tout entière et c'est en son nom que je remercie ceux qui nous ont écrit.

C'est avec plaisir que nous portons à la connaissance de nos lecteurs et de nos amis la contribution de ces camarades, en particulier celle de Eric GROS, dont l'importance n'échappera à personne. Qu'il me permette de lui dire mon accord entier sur ce qu'il écrit, qui recoupe ma propre pensée tant sur ce passé de la captivité — j'ai beaucoup écrit là-dessus, ici-même — que sur les interrogations que suscite « le présent » allemand...

J. TERRAUBELLA.

Cher Camarade,

Je lis toujours avec intérêt et plaisir vos articles du Lien. Le dernier paru dans le numéro de novembre du journal, pose une question d'histoire à laquelle je m'empresse de répondre. Mais il se peut qu'entre temps la réponse vous ait été fournie par vous-même ou par quelqu'un d'autre.

Napoléon III, fait prisonnier à Donchery (Ardennes) le 2 septembre 1870, fut interné au Château de Wilhemshohe, à quelque 15 kilomètres de Kassel. Il doit y être resté jusqu'en mars 1871, jusqu'au moment où s'engagèrent, entre la France et l'Allemagne, les pourparlers de paix qui aboutirent, le 10 mai 1871, au traité de Francfort. De Kassel, Napoléon III se retire à Chislehurst (banlieue sud-est de Londres), où mourut en 1873.

Au sujet de la capture (Gefangennahme) et la captivation de Napoléon III, il serait intéressant de consulter la correspondance de Bismarck. Je n'ai malheureusement sous les yeux qu'un extrait de la lettre écrite par le Chancelier de Fer à Guillaume I^{er}, le 2 septembre 1870 à Donchery. Bismarck relate qu'il eut dans ce village dans la modeste maison d'un ouvrier, un entretien d'une heure avec l'Empereur. Le Chancelier demande à Napoléon s'il est prêt à négocier la paix ; mais celui-ci se récuse en excitant de sa condition de prisonnier en renvoyant Bismarck « au gouvernement qui se trouve à Paris ».

Me permettez-vous d'ajouter quelques mots en rapport avec l'affaire Deleau-Deshayes, qui fait la « une » du Lien de novembre ?

Prisonnier au Stalag XB, j'ai, moi aussi, bénéficié d'une libération anticipée. Le 31 juillet 1941, j'ai été déclaré « dienstunfahig » et rapatrié le 3 octobre de la même année. En réalité, je n'étais ni malade, ni inapte au service. Mais ce n'est pas à une faveur spéciale que je dois mon « élargissement » (je ne l'aurais d'ailleurs jamais sollicité) et je ne suis pas le seul à avoir connu au Stalag XB, cet heureux sort. Il régnait alors dans le camp, une atmosphère libérale. L'Allemagne était, vous le savez bien, à l'apogée de sa puissance et dans la conviction de sa victoire. L'avance rapide de ses armées sur le front de l'est avait entraîné la capture de milliers de soldats russes. Ils devaient, se plaisait-on à dire, permettre la relève des prisonniers français. La résistance en France n'était encore que sporadique. Nos géliers, singulièrement ceux de Sandbostel, se sentaient disposés à la générosité des forts. Il y eut donc, dans notre camp, au cours de l'été 1941, de nombreuses libérations de complaisance pour pseudo-maladie. Un médecin français établissait un diagnostic et son collègue allemand ne se faisait pas trop prier pour le confirmer. Un infirmier allemand se faisait d'ailleurs l'allié — ou le complice — du prisonnier : il s'employait fort bien à circonvenir le « Stabsarzt ». C'est ainsi, en tout cas, que s'est déroulée la procédure qui aboutit à ma libération.

Elle n'est peut-être pas glorieuse, mais pour n'avoir pas été héroïque, elle fut cependant exempte de toute compromission. Nous avons été plusieurs (Combien ? je ne sais) à saisir l'occasion favorable, le « Kairos », dirait-on en grec et en allemand. Même si aujourd'hui nous préférions, pour en tirer fierté, avoir dû notre liberté à quelque évasion difficile, nous n'avons pas le sentiment d'avoir perdu l'honneur. D'ailleurs la mentalité et le comportement de quelques-uns de nos gardiens nous dissuadaient de jouer aux intraitables. Je voudrais témoigner en faveur de quelques individualités allemandes qui, résistant à l'ivresse du triomphe national, surent garder la tête froide, un jugement sain, des sentiments humains. Ma connaissance de l'allemand m'a permis, parfois, des conversations où se trouvait dépassée la situation historique de la guerre et abolie l'humiliante relation du vainqueur au vaincu, du gélier au prisonnier. J'ai malheureusement perdu la trace de ces bons allemands et oublié jusqu'à leurs noms.

Je pense, en premier lieu, à l'infirmier qui se fit l'artisan de ma libération. Cet homme de bien prit aussi, plusieurs fois, l'initiative (risquée) de nous emmener promener, quelques camarades et moi, au dehors du camp, dans le village de Sandbostel. Il tenait des propos qui témoignaient de sa méfiance à l'égard du III^e Reich. Il y avait aussi un juriste de Westphalie que nous surnommions « Kodein » parce que, affligé d'une toux tenace, il était toujours en quête de ce médicament, et nous demandait de lui en prendre à l'infirmérie (Revier).

Le 22 mars 1941, alors que se mettait en branle la gigantesque opération Barberousse et que nos « Lagerfiziere » rayonnaient d'une joie insolente en se perdant dans des conjectures sottements optimistes, le juriste en question me prédit que Hitler subirait le sort de Napoléon et que la campagne de Russie sonnerait le glas du III^e Reich. Ce brave homme osait, lui aussi, à mots couverts, s'en prendre au régime. Il y eut encore la servabilité courageuse de quelques sentinelles (Begleiposten) et qui se chargèrent clandestinement de lettres ou de paquets destinés aux familles des prisonniers demeurés au Stalag. Bien sûr, les contre-preuves existent ; elles furent même nombreuses. Il y a eu des brutes épaisseuses, à l'esprit obtus, dont l'action néfaste se déploya, surtout, après 1941.

Vous n'ignorez rien de cela. Pourtant l'expérience de la captivité devrait nous avoir guéris, si jamais nous en avions été atteints, de tout manichéisme simplificateur.

Dans chaque individu, dans chaque peuple, coexistent le bien et le mal. Quatre décennies après les années terribles au cours desquelles elle mit l'Europe en coupe réglée et deux millions de prisonniers français sous sa férule, l'Allemagne nous fait encore la surprise de sa mouvance. Nous nous interrogeons : quelle Allemagne pour demain ? Mais de même que nous n'avons pas désespéré d'elle au temps où elle se voulait au mal, nous ne sommes pas fondés à douter d'elle au moment où la traversent des aspirations contradictoires dont on ne sait à quoi elles peuvent tendre.

Voyez à quoi vous a exposé la question innocemment posée dans votre article du Lien : à lire le message inattendu d'une plume inconnue ! Pardonnez-moi : si vous le jugez importun, soyez remercié si vous le lisez avec bienveillance.

Croyez aux sentiments cordiaux d'un ancien « Mitgefängen ».

Eric GROS.

Ancien prisonnier du Stalag XB. Professeur d'allemand (honorifique) au Lycée de Fontainebleau. 10, rue Daint-Merry, 77300 Fontainebleau.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

VIVE LE CANADA !...

Mon dernier « reportage » sur ce magnifique pays est paru dans le numéro de novembre du Lien.

Il était en partie consacré à Florent LABONTE, auteur du livre « Derrière les barbelés Nazis ».

En me donnant son accord pour la reproduction de quelques passages du livre, les Editions du Blé, à Saint-Boniface, m'ont indiqué l'adresse de LABONTE qui est curé à Salle (Manitoba).

Copie de ma lettre du 28 septembre lui a été adressée par le Directeur des Editions. Immédiatement, en me fournissant son adresse, LABONTE a écrit ces quelques lignes : « Merci de votre don. Je l'apprécierai hautement ».

Avec une longue lettre lui expliquant ma captivité je lui ai fait parvenir 17 reproductions de mon carnet de croquis.

Je viens de recevoir sa lettre, datée du 15 novembre ; sa lecture va vous surprendre un peu : cette FRATERNITE P. G. qui nous unit, n'a pas de frontière ; cette amitié est reconfortante et devrait servir d'exemple à une époque où la lâcheté, la jalouse, la haine règnent en maître...

Cher Florent, je me permets de reprendre fidèlement tes chaleureuses lignes.

« Cher Paul,

Il me semble que je te connais depuis longtemps ; nous avons quelque chose en commun. J'ai vécu 7 ans en France. J'ai bien aimé la France... à part mes quatre années de camp de concentration.

Merci beaucoup pour les croquis... ils me rappellent des souvenirs... surtout... « les fesses à lair ! »

Encore une fois merci.

Si tu reviens au Canada tu seras le bienvenu chez moi.

Donc grand merci et toutes mes amitiés ».

A cette lettre qui vient du cœur... était jointe une photo prise dans son « office »... beaucoup de papiers sur son bureau et dans sa main gauche il

tient son livre ; au-dessous du titre figure la reproduction de sa carte d'identité de P. G. avec son numéro matricule : Z I - 974. On retrouve le même regard intelligent, la même gentillesse.

Mes amis sont nombreux dans toute la France, j'en ai également en R.F.A., en Belgique, en Suisse... maintenant au Canada...

Si Dieu me prête vie, j'espère bien qu'en 1985, je pourrai me rendre à la sincère invitation de Florent !...

Je puis dire que la Captivité — avec ses rudes moments pourtant — me permet de mener une autre vie ; sans cela, dans mon modeste petit « trou » de campagne les jours s'écouleraient banallement. Maintenant, et ce depuis des années, ma nombreuse correspondance m'a permis de rentrer en contact avec des personnes haut placées, de lire sans arrêt, d'organiser mes sympathiques voyages P. G. De mon ami « Gaston le Clochard » aux Colonels, Généraux et autres personnalités... le même sentiment ressort : l'amour de notre Patrie, ressenti différemment et c'est bien normal. Cet AMALGAME ne peut se rencontrer — malheureusement — que chez des êtres différents qui ont subi le même « supplice ».

Persévérons dans cette bonne voie... pendant qu'il est encore temps.

Paul DUCLOUX.
24 593 - XB.

P. S. - Souvent je parcours le beau volume intitulé : « La Presse des Barbelés » de Bellenger et Debouzy.

Page 144, croquis de Albert M... intitulé : « Quelle rencontre ! » Un clochard est assis sur un banc, avec en main son « kil » de gros rouge et sa boîte de sardines ; en face de lui, debout, belle prestance avec gros cigare... un monsieur bien sapé, et le curieux dialogue suit : « ... Mais mon pauvre homme je ne vous connais pas ! » ... Rappelle-toi... LICHTERFELDE... Baraque 7, chambre 6 ».

Sans commentaire !

La gazette de Holstein

Les prisonniers de guerre russes ou Rouski Woïna Piednié

Après l'avance foudroyante des troupes allemandes en Russie, les Stalags se trouvèrent submergés par les P. G. Russes qui, comme nous en 1940, avaient été surpris par la guerre-éclair.

Sandbostel eut les siens. Ils furent entassés dans des baraquas séparées de celles des français par des barbelés. Traitées par les Allemands comme du bétail, ils moururent par milliers des suites de mauvais traitements, de faim, et, n'étant pas vaccinées, d'une épidémie de typhus.

Pour éviter la contagion, il était interdit de s'approcher de l'enceinte, et les abords des blocs étaient gardés par des sentinelles en armes qui tiraient sur quiconque s'y hasardait.

Pour les ravitailler, quand les gardiens avaient le dos tourné, les français ou les belges lançaient, par-dessus leurs clôtures, du pain ou du chocolat. Ils se jetaient dessus en se battant comme des loups affamés malgré les coups de triques de leurs kapos.

Tous les matins, une corvée de P. G. russes, dirigée par des allemands, faisait le tour des blocs et jetait dans un tombereau les morts de la nuit, et même, quelque fois, les moribonds. Ils étaient enterrés au cimetière dans des fosses communes garnies de chaux vive.

Cela dura longtemps. Quand l'épidémie de typhus fut enrayer, les survivants furent dirigés vers les kdos de travail pour pourvoir les usines, les grosses entreprises, mais aucun n'allait chez les particuliers.

Un jour, une douzaine de squelettes, hagards et titubants, revêtus de l'uniforme kaki et rouge de l'armée soviétique, arrivèrent chez nous. Ils étaient logés dans un kdo à part et avaient leurs propres gardes qui n'étaient pas SS, mais ne valaient guère mieux. Au travail, l'un d'eux, armé d'un fusil et d'un bâton, ne les lâchait pas un pouce et nous interdisait tout contact avec eux.

Peu à peu, pour le besoin du travail, la surveillance se relâcha, puis le gardien fut supprimé. On put alors les aborder. Leurs vêtements dégageaient une odeur insupportable du chlore qui les avait désinfectés.

Au bout de quelques semaines, relativement mieux nourris qu'au stalag, (c'était un français qui leur faisait la cuisine), ils reprirent meilleure allure. Nous leur donnions le reste de notre soupe, un demi-seau, et des pommes de terre. Au début, nous en appelions un et lui remettons la nourriture, mais il se sauvait avec et se cachait dans un coin pour engloutir, à lui seul, toute cette pitance. Il fallut les appeler un par un et leur remplir leur gamelle.

Ils ignoraient le partage.

Petit à petit, une sélection s'opéra. Les plus rustres allèrent dans les entreprises de terrassement et il ne resta plus que les ouvriers qualifiés. Ceux-là étaient civilisés et pouvaient s'exprimer dans un allemand compréhensible (Les slaves ont le don des langues). Ils se montrèrent d'une extrême gentillesse et nous remercierent de ce que nous avions fait pour eux. Nous leur donnions des cigarettes qu'ils défaisaient et roulaient dans du papier journal. Pour cela, le « Trait d'Union » ce journal de propagande, imprimé en français à Berlin, pour les P. G., que nous ne lisions même pas et que nous réservions à une autre usage, leur était d'un grand secours.

Les premiers temps, il y eut cinq décès sur les 80 que comptait leur kdo. Ces morts étaient dues à leur extrême faiblesse. Ils attrapaient toutes les maladies et n'étaient pas soignés. Les wachtman ne valaient pas mieux que les gardes-chiourme du stalag et ne toléraient pas qu'un malade reste au kdo sans travailler.

Le premier mort eut droit à un cercueil fait par ses camarades avec les planches d'une étagère ; le second aussi. Le troisième, les fournitures étant épuisées, fut enveloppé dans une couverture. Les deux autres furent enterrés sans rien, à même la terre ; tous hors du cimetière, dans un petit bois attenant, sans marque apparente. Un camarade, géomètre dans le civil, releva l'emplacement des corps et leur nom et remit les coordonnées aux Anglais, après la libération. Ils les firent relever et inhumer dans l'enclos, à côté des aviateurs alliés tombés en mer. Ils y reposent encore et leurs tombes sont entretenues.

Ces pauvres Russes étaient soumis à toutes sortes de brimades et recevaient la schlague. Ceux qui travaillaient à la digue étaient harcelés de coups pour les faire activer.

Parfois des bateaux de pêche, rentrant au port, leur lançaient des poissons, par jeu... ou par charité ? Ils se jetaient dessus et les mangeaient sur place, crus, sous les coups de leurs gardiens. Il n'était pas rare que l'un de ces malheureux reste sur le carreau et se fasse relever à coups de bouteilles.

Pour les reconnaître, en cas d'évasion, les Allemands, l'esprit toujours fécond rasaient la moitié du crâne et laissaient sur l'autre, un centimètre de cheveux. Trois semaines après, l'ordre était inversé ; un coiffeur russe s'en occupait le dimanche, avec une tondeuse qui lui avait été fournie.

A l'usine, ils firent toutes les corvées, puis travaillèrent dans leur spécialité, à la menuiserie, au tournage, à la tôle ou comme soudeur. Ils étaient très habiles et il nous fallait les surveiller pour qu'ils ne travaillent pas trop vite.

On sut leur nom, ou plutôt leur prénom. Fiodor était un colosse, court mais tout en largeur. Il jonglait avec des bouteilles d'oxygène pesant 80 kg, qu'il faisait tourner autour de son cou comme un tambour-major avec sa canne. Il entraînait souvent en compétition avec mon ami Veinhard qui était fort aussi. Il avait passé 8 ans dans une mine de sel en Sibérie et avait les doigts rongés. Il nous dit avoir, un soir de paye arrosé de vodka, un peu « bousculé » son contremaire et nous avoua, en riant, qu'il en était mort... Il n'avait été libéré que pour faire la guerre.

Yvan était Mongol et avait une bonne tête d'asiatique aux yeux bleus. Il en perdit un dans un accident de travail. Il était musulman et parlait un peu l'arabe. Je le saluai le matin d'un Salem Alick, auquel il répondait : Alikoum Touma.

Grégory était lettré et presque ingénieur. Il parlait quelques mots de français et était très fort en math.

Alexander, fanatique communiste nous prédit la satellisation des pays occupés par les Russes.

Suite page 6.

LA GAZETTE DE HOLSTEIN

(suite)

— Et s'ils y arrivent, jusqu'en France ? Lui demanda-t-on.

— Et bien, la France sera Russe, répondit-il.

Ceci bien avant les accords de Yalta.

Par contre Tchékovsky, nom facile à retenir, n'était pas membre du parti. Il en avait d'ailleurs souffert avant-guerre. N'en ayant pas la carte, il ne pouvait se ravitailler dans les coopératives et payait hors de prix ce qu'il achetait dans les boutiques. Quand un allemand civil se déclarait partisan du P.C., il y en avait, il lui rétorquait : « Va voir en U.R.S.S. et tu verras que c'est pire que chez toi ».

Tchéko, comme nous l'appelions, fit un jour le mur, au péril de sa vie, pour aller se faire photographier, en se faisant passer pour un civil polonais afin de pouvoir remettre une photo d'identité en souvenir à ses amis français. J'ai toujours conservé précieusement ce gage d'amitié.

SPATSIBA TOVARITCH TCHEKO : Merci camarade Tchéko !...

Que sont-ils devenus ces gentils camarades ?...

Jean AYMONIN.
27641 - X B, A.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

Les Anciens d'ULM/DANUBE



1870-1871 - NAPOLEON III - BAZAINE

Sur l'article de notre camarade TERRAUBELLA « Guerre et littérature » paru dans le Lien n° 391 de novembre 1983, la discussion est ouverte sur les réditions de nos deux grands manitous de l'époque : Napoléon III et Bazaine. Les « Anciens d'ULM » toujours disponibles, veulent également participer au débat. C'est notre camarade Paul WALTZING, Professeur honoraire 31, Av. Cap de Croix, B 2, 06100 à Nice, ancien d'ULM qui apporte, lui aussi, sa contribution à ce point d'histoire. Nous nous faisons un plaisir de publier sa lettre à l'ami Terraubella dans notre rubrique « Sous l'Ormeau ».

Lucien VIALARD.

Nice, 1^{er} décembre 1983.

« Mon cher camarade,

Je vous écris ce jour pour répondre en toute camaraderie à l'article de Terraubella, passé récemment où il était question de la Guerre de 1870.

Avant de préciser dans quel château d'Allemagne fut interné Napoléon III, après sa reddition, je voudrais relever une petite erreur ou plutôt une confusion qui s'est glissée dans cet article par ailleurs intéressant et sensé. Ce n'est pas Bazaine qui capitula à Sedan le 1^{er} septembre 1870 en même temps que Napoléon III. Bazaine, lui, commandait l'armée de Metz forte de 173.000 hommes et c'est dans cette capitale de la Lorraine ensuite annexée, qu'il se rendit avec toute son armée et un immense matériel sans avoir fait le moindre effort pour se dégager. Ceci s'est passé le 21 octobre 1870 seulement.

A Sedan, le 1^{er} septembre, c'est Mac Mahon, Maréchal lui aussi et Duc de Magenta, qui commanda, tout au moins au début de l'action, à une armée assez disparate de 130.000 hommes. Mais, blessé lui-même, il fut évacué et le commandement se trouva alors disputé entre le Général Ducrot, désigné par le Maréchal et le Général de Wimpffen, poussé par l'Impératrice régente et par Cousin-Montauban, ministre de la guerre. Wimpffen l'emporta, et, au lieu de faire retraite sur la Belgique, donna l'ordre de résister et de tenter de percer les lignes Saxonne qui coupaient toute issue.

Le principal moment de cette action se situe à Bazeilles où eut lieu l'épisode fameux des dernières cartouches, sujet d'un tableau connu. De son côté, le Général Margueritte, père des célèbres écrivains, se sacrifia avec sa division de Chasseurs d'Afrique pour empêcher le désastre, arrachant au vieux Roi de Prusse Guillaume I^{er} qui observait le déroulement de cette charge héroïque du haut des collines de Fresnois dominant la cuvette de Sedan, l'exclamation fameuse : « Ah ! les braves gens ! » Mais le sort était jeté. A 14 heures l'Empereur fit hisser le drapeau blanc en signe de capitulation. Le Général de Wimpffen se rendit à 8 heures du soir au Quartier Général Allemand de Douchy pour conférer avec le Maréchal de Moltke, le grand chef prussien. Signée le lendemain 2 septembre, elle livrait l'Armée tout entière ainsi que l'Empereur. Le désastre évita une boucherie. Les soldats français prisonniers furent envoyés en Allemagne à marches forcées et souffrirent beaucoup. Napoléon III fut traité en soi-venant avec landau et escorte de cuirassiers blancs. Il était très diminué physiquement par les souffrances de sa maladie.

Et j'en viens maintenant à la question posée par notre ami. L'Empereur fut interné au Château Wilhelmshöhe, Province de Hesse Nassau du royaume de Prusse, présidium de Cassel. Construit de 1787 à 1796, il s'élève sur l'emplacement d'un ancien couvent du XII^e siècle. Il servit jusqu'en 1866 de résidence aux princes électeurs de Saxe. Napoléon III n'y demeura que quelques semaines. Il obtint de se retirer à Chislehurst près de Londres où il mourut de la gravelle en 1873.

J'espère que notre bon camarade Terraubella dont j'apprécie les articles, ne s'offusquera pas de cette mise au point, peut-être trop longue.

En terminant je vous prie M. le Directeur et Ch. Camarade de transmettre mes spéciales amitiés à Jean BATUT et à René SCHROEDER, ainsi qu'à tous les V.B.

TERRAUBELLA a été enchanté de ta mise au point et t'en remercie comme le font tes amis Anciens d'ULM. Je suis heureux de retrouver un excellent camarade, et t'adresserai leur amical souvenir.

L. V.

JEUDI 1^{er} DECEMBRE 1983

Le « dernier jeudi » de l'année 1983 à Opéra-Provence. Toujours nombreux, les anciens d'ULM sont « majoritaires », une fois de plus et fidèles à l'Amicale V.B. Mmes : COURTIER, MIGUEL, BERCHOT, Huguette CROUTIER notre « Mascotte »; nos camarades et leurs épouses : SCHROEDER, BARUT, SENECHAL, ARNOULT, JOSEPH, DUEZ, REIN.

Nous devions excuser : BALASSE, GRESSEL, FAUCHEUX, Aimée YVONET, Jean BLANC pour raisons familiales et qui nous avaient prévenus. Mais tous doivent venir le premier jeudi de janvier. Quand paraîtront ces lignes, le premier jeudi de l'année 1984 sera passé; aussi nous renouvelons à tous nos vœux de bonne et heureuse année 1984.

SEMER LA LIBERTÉ
Je me levai avant le jour
Et d'une main inassouvie
Je projetai dans les labours
La liberté, divine graine.
Mais je perdis en vain ma peine,
Mon temps, mes soins et mon amour. L'Homme n'est
Paissez, ô Foules bienheureuses ! L'Homme n'est
Point pour les troupeaux.
Le couperet et la tondue
Hélas, c'est tout ce qu'il vous faut
Le joug qui sied
Aux têtes creuses, le coup de fouet qui vous tient chaud.
(Pouchkine, traduit en français par Marina Tsvetaïeva).

J. TERRAUBELLA.
(1-12-1983).

UN DOULOUREUX SOUVENIR

DANUBE
UN DOULOUREUX SOUVENIR
Le mercredi 14 décembre, les Anciens d'Ulm, parisiens et banlieusards et en pensée camarades et amis provinciaux et belges, se sont réunis au cimetière de Vincennes, pour déposer sur la tombe de leur regretté camarade et ami Maurice COURTIER, disparu si rapidement, une plaque-souvenir à sa mémoire.

Accueillis par sa veuve, Marie COURTIER et ses enfants, les Anciens d'Ulm observèrent une minute de silence, très émouvante et Marie sut, dans l'émotion que nous partagions tous, trouver les mots de remerciement et faire monter les larmes à nos yeux.

Un grand merci aux présents et absents, en son nom et celui de ses enfants.

Maurice COURTIER restera pour nous tous le souvenir de cet excellent camarade aimé de toutes et de tous et son amitié au cœur de chacun gravée à jamais.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

BOITE AUX LETTRES

Nos amis Belges : BELMANS, LEGRAIN, Mme DENIS, WAUTELET et tant d'autres, avec leurs vœux et souhaits pour l'année nouvelle : Vive 1984. Vive la France !

Ils viendront à Paris pour notre Assemblée Générale, le 25 mars 1984 et nous rappeler qu'ils seraient heureux de revoir à Nivelles, fin avril, leurs « Amis Français » à ces Journées Franco-Belges, organisées par Vanderavrot, ancien d'Ulm, et que présideront le Président d'Honneur Rolland, le Président Ista et son épouse Jane, le Vice-Président Legrain, de Tainines, Ancien d'Ulm, et à notre tour, répondre à nos camarades et amis. Vive la Belgique !

Nouvelles plus rassurantes de Jean-Louis Salignac, de Puydaniel, hospitalisé à Toulouse pour raison de santé. Le mieux à présent est sensible, et la rééducation lui permet de venir chaque week-end chez lui, en famille, où le réconfort et la tendresse de son épouse et de ses enfants lui font le plus grand bien.

Un peu de patience, Jean-Louis, tout redeviendra comme par le passé. Tous nous t'embrassons.

Nos amis Edmond RAFFIN, de Chambéry, parcourent la belle région de la Chartreuse, ce massif entre la Savoie et le Dauphiné, aux forêts épaisse, aux rivières encaissées, dans des gorges impressionnantes et aux sommets abrupts et étranges. On y récolte « la vulnérinaire » que nos amis strasbourgeois tant appréciée des anciens d'Ulm, si douce, si agréable au palais et dont ils conservent jalousement le secret : La Raffinette.

Pouvons-nous espérer leur visite pour la déguster ?

L. VIALARD.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Le Laboureur (Début du siècle)

Le laboureur s'éveille. Les grands bœufs dans l'étable, Entrechoquant leurs chaînes, demandent à manger.

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est posé sur la table

Le filtre de café est

« La roue de voiture »

Le grand Debenne était rentré tout joyeux, ce soir là, au commando.

— Ah ! si vous aviez vu, les gars, qu'est-ce qu'ils ont fait comme pâtisserie, dans ma tête, aujourd'hui ! Des gâteaux de toutes sortes, des petits et des grands ! Qu'est-ce qu'on va se mettre dans les gencives ! Y a l'Anna, l'ainée des filles, qui m'a montré une espèce de couronne dorée et appétissante, vous pouvez pas vous en faire une idée ! Tiens, je vous raconte pas des blagues : aussi grande que ça ! Une vraie roue de voiture !

Et, joignant le geste à la parole, Debenne formait avec ses bras arrondis une circonférence de la dimension d'une roue de chariot...

La scène se passait au printemps de 1941, le mercredi précédent Pâques, à l'époque où les fermiers, pas encore rationnés au maximum, pouvaient marquer cette fête religieuse par quelques réjouissances culinaires.

— On va sûrement la manger le Vendredi Saint. Je voudrais que tu vois ça, Bessière : c'est à se mettre à genoux devant !...

Le jeudi soir, Debenne entretint longuement la conversation sur la fameuse « roue de voiture » :

— C'est probablement demain qu'on va l'attaquer. J'en connais un qui va s'en mettre plein le gilet !... Vous pouvez me croire, c'est pas là que le « Baour » me battra de vitesse !...

Ses premières paroles, le vendredi soir, furent pour donner des nouvelles du gâteau géant :

— Ah ! C'est moche, on ne l'a pas encore mangée aujourd'hui, mais j'ai cru comprendre que c'était pour demain au café au lait. Je vous l'jure : quitte à faire craquer la ceinture, faut que je m'en envoie trois tranches, pour le moins.

En se rasant, le samedi soir, il revint de nouveau sur le même sujet :

— Non ! on ne l'a pas servie encore ! Mais cette fois, c'est sûr, c'est pour demain matin ! Je penserai à vous les gars, en me calant les deux joues ! Tiens, si je peux, j'en rapporterai un morceau, vous verrez si c'est du nanan !...

Mais, le dimanche de Pâques, toujours pas de « roue de voiture » au petit déjeuner. Debenne, un peu déçu, revenait au kdo, en pensant :

— Ça va être pour midi. Ou peut-être pour ce soir ? A moins — avec eux, on ne sait jamais — qu'ils la réservent pour le lundi, qu'est férié ?

Il était 8 h 1/2 du matin et la journée s'annonçait belle. Près du kdo, Laroche, un Auvergnat jovial et astucieux, fumant son éternelle bouffarde attendait paisiblement que le gardien revienne ouvrir la porte.

Car nous avions, depuis trois jours, un nouveau Wachmann, du genre méfiant, qui passait son temps à manipuler les serrures et les verrous. Il avait été immédiatement surnommé « Bonasse » en raison d'une vague ressemblance avec un sergent que plusieurs membres du kdo avaient connu dans leur compagnie, pendant la guerre.

Pour l'heure, il était parti boire son café au village voisin et la porte se trouvait verrouillée.

— Alors, elle était bonne, cette roue de voiture ? demandèrent à la fois Laroche, assis sur l'escalier, et cinq ou six camarades, groupés, à l'intérieur, derrière les barreaux.

— Pas encore mangée, mais elle ne perd rien pour attendre... J'ai fait de la place pour en cacher une drôle de portion !...

Laroche, coupant court aux plaisanteries classiques qui s'échangeaient, proposa soudain :

— Dis donc, on va pas attendre comme ça cent-sept ans ! Le gardien n'a qu'à être là pour ouvrir la porte !... Qu'est-ce que t'en dis : si on allait voir Rouget ?

— Tiens, c'est une idée ! Eh ben ! d'accord ! On va lui faire une surprise !

Rouget travaillait dans une ferme isolée, sur un plateau battu des vents, à deux kilomètres du commando.

Quand Laroche et Debenne débouchèrent près des bâtiments, Rouget sortait précisément avec une musette sur le dos, et la fermière, une petite vieille voûtée, lui tenait un ultime discours sur le pas de la porte.

Après les phrases d'accueil habituelles, Laroche, jamais à court de projets, suggéra :

— Vous savez pas ce qu'on devrait faire ? Eh bien ! c'est de filer par les bois jusqu'à Dietewengen. Je me fais fort d'avoir trois bouteilles de bière, au café. On ira les boire chez mon « baour » et je vous ferai voir la Polonaise qui travaille avec moi...

Cette proposition alléchante rallia tous les suffrages et les trois compères s'engagèrent aussitôt dans un bois de sapins, pour prendre un raccourci et éviter la ferme du père Riess.

L'escapade se déroula sous les meilleurs auspices : aucune réjouissance ne manqua au programme : la bière était fraîche, Laroche trouva trois cigares et montra complaisamment l'agencement de la ferme. Même la Polonaise, renfrognée d'habitude, eut de larges sourires pour les visiteurs, Debenne en avait oublié la « roue de voiture »...

Très gais et contents d'eux-mêmes, les trois promeneurs reprirent sans se presser, le chemin du commando, sur le coup de 11 h 30. La porte était toujours close et le gardien absent.

Mais, à travers les barreaux, les camarades faisaient de grands gestes :

— Eh bien ! d'où vous sortez ? Le gardien est dans tous ses états. Il vous cherche partout. Qu'est-ce qu'on a déjà pris comme coups de gueule ! Vous allez voir, ça va bader cinq minutes !...

Du fait, quelques instants plus tard, « Bonasse » surgit à bicyclette, essoufflé, les yeux hors de la tête et écumant littéralement.

C'est dans des cas semblables qu'on devrait avoir un appareil photo pour prendre un cliché : ce ne serait pas de la pellicule perdue.

Incapable de proférer une parole, le Wachmann, tenant les trois délinquants en joue, les fit entrer sans ménagement au commando. Debenne, d'une poussée brutale fut projeté dans la cave, Laroche reçut l'ordre de rester dans le couloir, tandis que Rouget était isolé dans la cuisine.

Un quart d'heure après, on entendit un grondement de moteur. D'une puissante voiture, descendirent un officier fort corpulent, un Oberfeldwebel et deux gradés de moindre importance.

Quelques glapissements et tout le monde se trouva réuni dans la cuisine. Rouget vit un des sous-ordres inscrire en tête d'une feuille blanche : « évasion de trois prisonniers français ». L'affaire devenait sérieuse.

Un colloque animé s'engagea aussitôt entre l'Oberlieutenant et le gardien. Celui-ci déformant la vérité, expliquait qu'il allait chercher les prisonniers en plusieurs fois, étant donné la dispersion des fermes. En se rendant aux lieux de travail des trois derniers, il avait appris qu'ils s'étaient enfuis, ensemble, en direction de la forêt, ce qui ne laissait aucun doute sur une évasion prémeditée : c'est pourquoi, sans tarder, il avait téléphoné à la Compagnie.

Toute une série de jurons et d'abolements rauques suivit cette déposition, après quoi, Rouget, interprète officiel, subit les premiers feux de l'interrogatoire.

Il n'eut aucune peine à faire ressortir que : 1^o ses camarades et lui n'avaient pas de vivres sur eux ; 2^o qu'ils étaient tous trois en galoches, chaussures peu propices aux longues marches ; 3^o qu'ils avaient été retrouvés devant la porte du commando, attendant qu'on veuille bien leur ouvrir la porte...

L'interrogatoire ne fut pas poussé plus avant. Jetés hors de la cuisine, les trois coupables eurent l'impression, au ton des vociférations qui allèrent s'amplifiant pendant dix bonnes minutes, que « Bonasse » n'était pas spécialement complimenté.

Le dénouement fut aussi bref qu'imprévu. Brusquement, tout l'état-major reparut, « Bonasse » fermant la marche. Sans avoir eu le temps de réaliser, Debenne et Laroche se trouvèrent dehors, cependant que Rouget était autorisé, par un signe d'absolution, à rejoindre les autres camarades dans la pièce commune.

Sur la route, Debenne et Laroche, en galoches, marchaient rapidement, avec sur leurs talons, le Wachmann, mine furibonde et fusil à la main. A la direction prise, ils comprurent qu'on les amenaient à Eberhardzell, distant de 5 km. Par de brèves interjections, « Bonasse » les invitait à presser l'allure. A un certain moment, Laroche dut prendre ses galoches à la main et marcher sur ses chaussettes.

Le Kommandoführer d'Eberhardzell, un Gefreiter peu porté sur la plaisanterie, les pris en charge et les conduisit sans perdre un instant à la chambre forte de l'hôpital qui servait de cellule à l'occasion.

Entré le dernier dans ce local, Debenne fut gratifié d'un bon coup de crosse dans les côtes.

— Eh bien ! mon vieux, y a pas de justice ! constata Laroche. Regarde cette vache de Rouget : lui il est resté bien peinard au commando. En ce moment, il est sûrement en train de s'empiffrer deux œufs durs et une tranche de lard, large comme la main... Tandis que nous, ceinture, toute la journée, je vois ça d'avance !...

— T'as raison. Quand je pense à « la roue de voiture »... Ils l'ont entamée à midi, je le parierais ! Pourvu qu'ils m'en gardent une part !...

Au crépuscule, un grattement leur fit dresser l'oreille. C'était une sœur de l'hôpital qui, subrepticement, venait leur apporter du pain brioché et un morceau de tarte.

Mais Laroche était un homme de ressources. Bien qu'ils aient été fouillés, il avait pu dissimuler, entre autres, un paquet de cigarettes entier.

Le lendemain, au petit jour, tous deux fumaient d'abondance, quand la porte s'ouvrit. Il s'agissait, cette fois, du Gefreiter, qui devant l'épaisse tabagie régnant dans la pièce, poussa un rugissement et se ria sur Debenne qui n'eut pas le temps de parer un autre magistral coup de crosse. Laroche, qui était sergent-chef et de taille respectable, s'en tira avec des invectives tonitruantes, ce qui ne l'étonna guère, étant donné ses connaissances fort restreintes dans la langue de Goethe...

— Beau lundi de Pâques ! commenta Debenne, quand le calme fut revenu. C'est pas aujourd'hui qu'on attrapera une indigestion ! Dire que je devrais être attable devant « la roue de voiture ». La grande Anna est en train de la couper. Comme je les connais, ils sont capables de ne pas m'en laisser. Tout ça, c'est de ta faute ! T'as toujours des idées à la noix !...

Ce fut ce qu'on peut appeler une journée de lamentations. Debenne s'assombrissait au fur et à mesure que les heures passaient. Laroche parlait de gueuletons mémorables qu'il avait faits autrefois et ne manquait pas, fréquemment, d'amorcer de fines allusions sur certaine « roue de voiture », dont la dégustation s'avérait compromise...

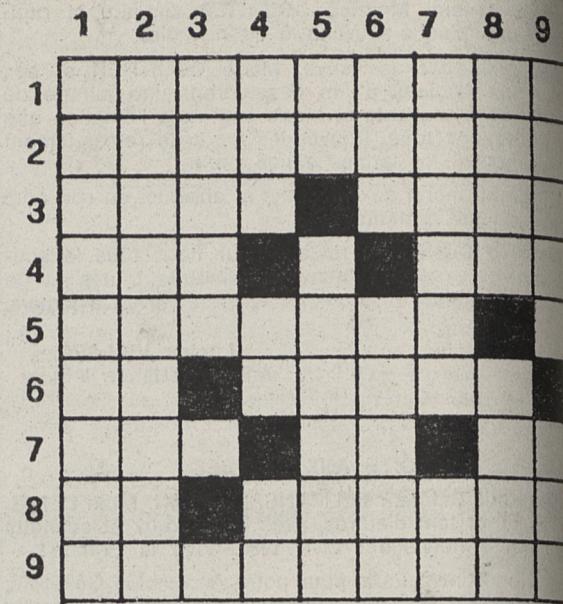
Le mardi, 5 heures du matin, on les fit sortir. Travail avant tout. Mais, les deux dimanches qui suivirent, ils furent enfermés, à nouveau, au même endroit.

Le plus triste de l'histoire, c'est que, bien entendu, « la roue de voiture » était entièrement mangée. Debenne n'eut pas la satisfaction d'en goûter la moindre miette. Inutile de s'appesantir sur les râilleries multiples dont il fut, par la suite, l'objet. Il en tint, pour cela, longtemps grief à Laroche, responsable, selon lui, de cette mésaventure.

M. ROSE.
Mle 23653.

MOTS CROISÉS

N° 393
par Robert VERBA.



HORIZONTALEMENT :

- Opportunément.
- Chiffrai, et même parfois les abattis.
- Echassier vénéré par les anciens Egyptiens.
- Celle du loup sert à nettoyer.
- Réclipient toujours utilisé.
- Effet dominant des couleurs.
- Hydrocarbure éthylique.
- Sort du tambour.
- Chamois.
- Souvent tendre.
- Ainsi que.
- Conspua (phonétiquement).
- Fin d'infinitif.
- Marjolaine.
- Le dernier d'une formation militaire (deux mois) (en captivité c'était la ceinture !)

VERTICIALEMENT :

- A la libération les KGF étaient vraiment heureux de les quitter.
- Se dit d'une chaudière qui a une certaine forme.
- Copie et prend exemple.
- Article.
- Marque le dédain.
- Bon filon.
- d'infinitif.
- Dénouement.
- Le gros n'est pas poli.
- Originaire.
- Exécuter un condamné à mort.
- Soldat américain.
- Tout en restant membre en remontant, la France s'en est retirée.
- A précède B.
- Garde en main.
- Son bonnet n'a jamais fait plaisir.

Solution des mots croisés n° 392

HORIZONTALEMENT :

- Culottées.
- Asinienne.
- Rimer.
- T.T.
- Onir.
- R.E.R.
- Tête à tête.
- Treuil.
- A.J.
- Eaux-de-vie.
- Ost.
- Assises.

VERTICIALEMENT :

- Carottera.
- Usinera.
- Limiteurs.
- Onéreux.
- Tir.
- Aidas.
- Te.
- Entre.
- Vos.
- Entêtais.
- Se. Rejetta

CARNET NOIR

A l'intention des membres de la popote : « L'Auberge » :

Notre ami Pierre COUDERC est décédé en octobre 1983. Il était retiré chez sa sœur à Tracy-le-Mont, dans l'Oise. Il avait été amputé d'une jambe, il y a quelques années (artérite).

De la part de GEHIN, membre de la popote : « L'Auberge ». Amitiés à tous.

Mme Germaine MARTIN, 37, Av. G. Clémenceau, 23170 Chambon-sur-Vouize, a le regret de nous annoncer le décès de son mari, René MARTIN, survenu le 29 octobre 1983. Accident cardio-vasculaire après une opération.

Notre camarade Alexis Cartigny a le pénible devoir de nous faire connaître le décès de notre camarade Georges ROUILLON, survenu le 31 juillet, subitement, chez lui au hameau de Coucement à La Celle-sous-Montmirail (02). Il n'avait pas 70 ans. Il a fait partie du kdo de Bischoffingen.

A toutes ces familles dans la peine, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1984

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit

à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE